

Le rayonnement de la civilisation maghrébine : son impact sur la civilisation occidentale

Mohamed Talbi

Le rayonnement de la civilisation maghrébine

Le siècle des Almohades

Apogée

Il est difficile de fixer l'apogée d'une civilisation. Fut-il pour le Maghreb sous les Aghlabides, lorsque, au IX^e siècle, les armées ifrīkiennes menaçaient Rome et régnaient sur la Méditerranée? Ou plutôt au X^e siècle, lorsque les Fāṭimides firent de Mahdia le siège d'un califat rival de celui de Bagdad? Ou faut-il opter pour l'époque des Almohades (1147-1269), qui, pour la première fois, unirent, sous l'autorité d'une dynastie locale et authentiquement berbère, un immense empire s'étendant de Tripoli à Séville? Il faut admettre l'existence de plusieurs cimes, et, parmi toutes ces cimes, celle du XII^e siècle n'est certainement pas la moindre.

Et l'Espagne? Elle est certainement déchue de son ancienne grandeur politique, sous 'Abd al-Raḥmān III (912-961), ou sous le « règne » du dictateur Al-Manṣūr ben Abī 'Āmir! le redoutable Almanzor des chroniques chrétiennes. Mais il en fut d'elle avec le Maghreb comme de la Grèce avec Rome: elle conquiert par deux fois ses farouches conquérants berbères, qu'ils fussent almoravides ou almohades, et, en leur offrant les trésors séculaires de ses traditions artistiques et culturelles, en fit des bâtisseurs de civilisation. Aussi la civilisation de l'Occident musulman fut-elle à partir du XII^e siècle, encore plus que par le passé, une civilisation ibéro-maghrébine.

Une civilisation à laquelle collaborèrent, dans des proportions difficiles à préciser, des Noirs originaires des régions situées au sud du Sahara. On les trouvait nombreux au Maroc et dans tout le Maghreb. Le métissage, contre lequel n'existait aucun préjugé, était fréquent et n'était naturellement pas sans influences bioculturelles difficiles toutefois à dégager avec certitude et précision¹.

On trouvait aussi des Noirs en Espagne, principalement à Séville et à Grenade. Provisoirement esclaves, ou hommes libres, ils jouèrent un rôle non négligeable dans l'armée, dans la vie économique et introduisirent aussi avec eux certaines coutumes de leurs pays d'origine². Certains d'entre eux, tel Jean Latin, qui fut professeur d'université en Espagne, surent gravir les échelons les plus élevés de la vie intellectuelle et donner à la civilisation ibéro-maghrébine un sens plus largement africain.

L'art

À l'époque qui nous intéresse, cette civilisation fut surtout bâtie dans la moitié ouest de l'ensemble maghrébin. Kairouan était en effet bien déchue, et l'Ifrīkiya avait perdu sa primauté. Notons aussi que le siècle des Almohades fut également celui des Almoravides (1061-1147). Les aspects religieux mis à part, il n'y a aucune coupure entre les deux règnes sur le plan de la civilisation³. En particulier, l'art almohade n'est que l'épanouissement et l'aboutissement final des procédés élaborés, ou introduits d'Espagne, sous les Almoravides.

Ceux-ci furent de grands bâtisseurs. De leur architecture civile, plus exposée à la fureur des hommes et aux outrages du temps, on conserve peu de vestiges. Rien ne subsiste des palais qu'ils avaient élevés à Marrakech et à Tagrart. Peu de vestiges de leurs forteresses ; et l'on connaît mal leurs ouvrages d'utilité publique, particulièrement dans le domaine de l'irrigation. Mais on peut encore admirer quelques-uns de leurs plus beaux monuments consacrés au culte. Les plus caractéristiques se trouvent aujourd'hui en Algérie. La grande mosquée de Marrakech, fort malheureusement, a en effet disparu, emportée par le raz de marée almohade. À Fès, la mosquée d'Al-Ḳarawiyyīn n'est pas entièrement almoravide. Il s'agit d'un édifice du milieu du IX^e siècle remanié et agrandi. En revanche, la grande mosquée d'Alger, bâtie vers 1096, est une fondation authentiquement almoravide, qui n'a pas trop souffert des remaniements introduits au XIV^e siècle, puis durant la période turque. On peut citer aussi la mosquée de Nédroma. Mais le plus bel édifice est sans conteste la grande mosquée de Tlemcen, imposant monument de cinquante mètres, sur soixante, commencé vers 1082 et achevé en 1136. Il allie la vigueur et la majesté des édifices sahariens au raffinement et à la délicatesse de l'art andalou. « Il est inutile, écrit Mar-

1. Voir R. Brunschvig, t. II, 1947, p. 158.

2. Voir plus loin, le chapitre 26.

3. Voir les chapitres 2 et 5.

çais⁴, de souligner l'importance de la grande mosquée de Tlemcen. Les particularités de son plan, et plus encore le fait que s'y trouvent réunis, et même étroitement associés, la coupole sur nervures andalouses et l'encorbellement de *muqarnas* d'origine iranienne... lui confèrent une place éminente dans la série des œuvres musulmanes.»

L'art almohade continua et développa heureusement celui des Almoravides. Par la majesté des proportions, l'équilibre des volumes et la richesse du décor, il lui donna encore davantage de noblesse et de grâce. Ce fut l'apogée de l'art musulman d'Occident. Le joyau de cet art est la Kutubiyya, la mosquée des Libraires de Marrakech, l'une des plus belles créations de l'islam, bâtie, comme celle de Tīnmallal, par le fondateur de la dynastie, 'Abd al-Mu'min ben 'Alī (1130-1163). Son minaret de six étages, occupé par des salles aux voûtes variées, se dresse à plus de soixante-sept mètres du sol. Cinq coupoles à stalactites, « qui peuvent être considérées comme un aboutissement dans l'histoire du *muqarnas*⁵ », ornent la nef transversale. Ici, plus encore qu'à Tlemcen, les arcs lobés ou festonnés, enrichis de motifs décoratifs, enjambent les dix-sept nefs et les sept travées, et se croisent à l'infini, donnant une impression d'amplitude et d'espace. La grande mosquée de Séville, autre joyau de l'art almohade, est due au fils et successeur d'Abd al-Mu'min, Abū Yūsuf Ya'qūb (1163-1184). Elle fut remplacée, après la Reconquista, par une cathédrale et il n'en subsiste aujourd'hui que le minaret, la fameuse *Giralda*, achevée par Abū Yūsuf Ya'qūb al-Manṣūr (1184-1199) et couronnée, depuis le XVI^e siècle, d'un lanternon chrétien. Le monument le plus grandiose, la mosquée de Ḥassan, commencée à Rabat par Al-Manṣūr, demeura inachevée. On peut cependant en admirer encore aujourd'hui la forêt de colonnes qui se dressent sur une superficie de 183 mètres sur 139, ainsi que l'imposant minaret, la fameuse tour Ḥassan, qui jaillit majestueusement au milieu de la façade. La mosquée de la kasba de Marrakech, fondée également par Al-Manṣūr, a été trop profondément remaniée par la suite pour refléter fidèlement l'art almohade.

De même que pour les Almoravides, et pour les mêmes raisons, l'architecture civile des Almohades a été moins préservée. Plus rien de leurs palais ni du grand hôpital dont ils dotèrent leur capitale. Rabat, fondation d'Al-Manṣūr, conserve deux portes de son ancienne enceinte de pisé qui se développait sur plus de cinq kilomètres: Bāb er-Rouāh et Bāb Oudaïd. Entre autres, on doit aussi aux Almohades la kasba de Badajoz, l'Álcala de Guadaira — citadelle élevée à quinze kilomètres de Séville — et la célèbre tour de l'Or, de forme dodécagonale, qui surveillait la navigation sur le Guadalquivir. Notons enfin que l'art almohade allie la majesté et la force à la légèreté aérienne du décor et aux chatoiements des couleurs, en particulier grâce à l'usage des faïences polychromes *zālidj*. C'est un art de maturité, de puissance et de grandeur.

4. G. Marçais, 1954, p. 196.

5. *Ibid.*, p. 237.

Les lettres

Le XII^e siècle fut illustré aussi par une brillante activité littéraire. Les réserves du début, des Almoravides comme des Almohades à l'égard des poètes et des œuvres profanes d'une façon générale, ne tardèrent guère à fondre au chaud soleil d'Espagne. Les princes des deux dynasties ne faillirent pas à la tradition qui veut que les souverains arabes se doublent de mécènes à la fois intéressés et éclairés. Ils favorisèrent la culture et protégèrent les hommes de lettres.

Dans ce domaine aussi, la place d'honneur revint à la partie occidentale de l'ensemble ibéro-maghrébin. L'Ifrīkiya ne brilla guère. C'est à peine si l'on peut citer, durant cette période, Ibn Hamdīs (vers 1055-1133), qui fut un poète authentique et de grande renommée. Encore était-il né en Sicile. Jeune, il dut quitter « sa patrie sicilienne », conquise par les Normands, et, depuis, il ne cessa d'évoquer ses souvenirs avec une attachante nostalgie. Après un court passage à la cour d'Al-Mu'tamid ben 'Abbād à Séville, il passa la plus grande partie de sa vie en Ifrīkiya.

Au Maghreb extrême, et surtout en Espagne, on savait mieux courtiser les Muses. Parmi ceux qui bénéficièrent largement de leurs faveurs, citons : Ibn 'Abdū (mort à Évora en 1134); Ibn al-Zaḳḳāk al-Balansī (mort vers 1133); Ibn Baḳī (mort en 1150), qui passa toute sa vie en pérégrinations entre l'Espagne et le Maroc, et dont les *muwashshah* — genre dans lequel il était passé maître — se terminent par des *khardja* (exode) en roman; Abū Baḥr Safwān ben Idrīs (mort en 1222); Abū al Ḥasan ben Ḥar (mort en 1225); Muḥammad ben Idrīs Marḍī al-Kuḥl (mort en 1236); Ibn Diḥya, qui, émigrant d'Espagne, alla mourir au Caire après avoir parcouru tout le Maghreb et résidé quelque temps à Tunis; Ibn Sahl (mort en 1251), Sévillan d'origine juive doué d'une grande sensibilité poétique, entré au service du gouverneur de Ceuta après la chute de sa ville natale entre les mains de Ferdinand III (1248); Abū al-Muṭarrif ben 'Amīra (mort vers 1258), qui, né à Valence, servit les derniers Almohades dans diverses villes du Maroc avant d'aller finir sa vie au service du Ḥafṣide de Tunis.

Deux étoiles brillèrent d'un éclat particulier : Ibn *Khafādja* (1058-1139), l'oncle d'Ibn al-Zaḳḳāk, et surtout Ibn *Ḳuzmān* (né après 1086, mort en 1160). Le premier, sans être tout à fait un poète de cour — il était d'une famille aisée d'Alcira, dans la province de Valence —, sacrifia quand même à la tradition et exalta les puissants de l'heure, dont le prince almoravide Abū Ishāḳ Ibrāhīm ben Taṣḥfīn. Mais c'est surtout en tant que chanter inimitable de la nature qu'il passa à la postérité. Il chante dans ses vers, avec sensualité et des accents romantiques, la joie de vivre, l'eau des rivières et des étangs, les jardins et les fleurs, les fruits et les plaisirs de l'existence. On lui donna le nom d'*al-djannān* (le champêtre), et il n'est pas d'anthologie ancienne ou moderne qui n'offre un choix de ses poèmes. Il est l'un des classiques de la poésie arabe.

Ibn *Ḳuzmān* fut, sans contredit, le « prince de la poésie populaire » (*imām al-zadjālīn*), celle qui, abandonnant la langue savante, s'exprime

avec brio dans le parler hispano-arabe. Grand et fort laid, pourvu d'une barbe rousse et de petits yeux qui louchent, il mena une existence tapageuse, libertine et licencieuse, buvant sec et ne reculant devant aucun interdit sexuel (adultère et sodomie). Manquant toujours d'argent, on le voit errant de ville en ville — sans jamais quitter l'Espagne —, à la recherche de protecteurs généreux et de bonnes fortunes. Il connut naturellement la prison et n'échappa à la mort sous le fouet que grâce à l'intervention d'un dignitaire almoravide, Muḥammad ben Sīr. Besogneux, inspiré et paillard, il nous rappelle, jusque dans son repentir — probablement sincère sur le retour de l'âge —, le destin atypique d'un Abū Nuwās ou d'un François Villon. Ses *zādjal*, dédiés pour la plupart à ses protecteurs, sont des sortes de ballades très brèves (trois strophes) ou fort étendues (quarante-deux strophes), où le poète, rompant avec l'art poétique classique, crée de nouveaux mètres et varie les rimes. Le panégyrique final, sorte de renvoi qui termine les poèmes dédiés, est de facture fort banale. L'art du poète fuse dans les *zādjal* sans dédicace — qui chantent tous l'amour et le vin — ou dans le « badinage » qui introduit les pièces dédiées. Là, le poète donne libre cours à son inspiration et nous croque de saisissants tableaux, pleins de verve burlesque, de ses contemporains saisis sur le vif dans leurs querelles de buveurs, dans leurs désagréments de maris trompés ou dans d'autres scènes non moins comiques de leur existence quotidienne. Il décrit les chants et les danses, et adore la nature civilisée, celle des jardins et des piscines, où évoluent de jolies baigneuses. Il est le poète de la gauloiserie, mais il est rare qu'il la pousse jusqu'à l'obscénité. Bref, son art procède d'une veine authentiquement populaire, servie par un don rare de l'observation et un intarissable brio. La tradition qu'il fixera, et dans laquelle il passera maître, sera continuée par son compatriote Madghālīs et imitée longtemps après lui jusqu'en Orient.

Il n'y a pas de littérature vivante sans critiques et anthologies. Ibn Bassām (mort en 1148), qui flirtait avec la Muse à ses heures, tenait surtout à assurer la défense et l'illustration littéraire de sa patrie espagnole. Sa *Dhakhīra*, vaste et intelligente anthologie dictée par l'amour-propre national contre la prétendue supériorité de l'Orient, est notre meilleure source sur l'activité littéraire en Espagne au XI^e siècle et au début du XII^e siècle. À son compatriote Ibn Bashkuwā (fils de Pascual, mort en 1183), on doit *Kitāb al-Sīla* (achevé en 1139), qui, conçu comme une suite au *Ta'riḫ* d'Ibn al-Faradī (mort en 1013), réunit 1 400 biographies de célébrités d'Espagne musulmane.

La philologie était représentée par deux éminents spécialistes: Ibn Khayr al-Ishbīlī (mort en 1179), auteur de la *Fahrāsa*, qui nous renseigne sur les ouvrages enseignés à son époque et surtout Ibn Maḍā al-Ḳurṭubī (mort en 1195), qui, plusieurs siècles avant les partisans actuels de la simplification de la grammaire arabe, en avait fait une critique serrée et dénoncé, dans le *Kitāb al-Radd 'alā al-nuḥāt*⁶, ses complications excessives et inutiles.

6. Éditions du Caire, 1947.

Nous ne pouvons citer tous les historiens et géographes de valeur. Retenons le nom d'un seul géographe, «le plus grand peut-être du monde islamique»⁷, Al-Idrīsī (1099-vers 1166), qui vécut à la cour de Roger II de Sicile et dont l'œuvre est en cours d'édition scientifique en Italie⁸.

Philosophie, médecine et sciences

Mais le siècle des Almohades fut surtout celui de la philosophie, illustrée par toute une pléiade de noms illustres: Ibn Baḍḍja (Avempace, mort en 1139), Abū Bakr Ibn Ṭufayl (Abubacer, mort en 1185), Ibn Ruṣhd (Averroès, 1126-1198) et le juif andalou Ibn Maymūn (Moïse Maïmonide, 1135-1204). À l'exception d'Ibn Maymūn, qui émigra vers l'Égypte avant 1166, tous ces philosophes servirent les Almohades et profitèrent, malgré quelques revers passagers de fortune, de leur protection et de leurs subsides. Tous aussi, en dehors de la philosophie, acquirent une bonne connaissance des disciplines religieuses et cultivèrent plus ou moins diverses sciences positives: les mathématiques, l'astronomie, la botanique et particulièrement la médecine. Ils furent également tous — comme il ressort de la déformation latine de leurs noms — adoptés par le Moyen Âge chrétien, qu'ils nourrirent longtemps de leur pensée. Nous ne pouvons nous attarder sur chacun d'eux.

Arrêtons-nous cependant à l'étoile qui, dans cette pléiade, brilla du plus vif éclat: celle du Cordouan Ibn Ruṣhd. En même temps que philosophe, Ibn Ruṣhd fut *faḳīh* et exerça les fonctions de cadi. Il fit des observations astronomiques et composa un ouvrage de médecine, *Al-Kulliyāt*. L'événement décisif de sa carrière se situa vers 1169, lorsque son ami Ibn Ṭufayl le présenta au calife Abū Yaḳūb Yūsuf, qui se passionnait pour la philosophie et se plaignait des obscurités des ouvrages d'Aristote. C'est sur son invitation qu'Ibn Ruṣhd en entreprit le commentaire, et passa à la postérité comme le génial interprète et continuateur du grand philosophe de l'Antiquité.

La voix d'Ibn Ruṣhd, malgré les encouragements et la protection du calife, fut étouffée par l'intolérance. Ibn Ruṣhd fut condamné par les théologiens et il connut le bannissement et la disgrâce. Ses œuvres furent livrées au feu. Aussi ne nous parvinrent-elles que partiellement en arabe. La plupart de ses écrits nous ont été transmis en traduction latine ou hébraïque. En dehors des Commentaires, une mention particulière doit être faite du *Faṣl al-Maḳāl* (Le traité décisif), ou il essaye de résoudre le difficile et éternel conflit entre la foi et la raison, et du *Tahāfut al-Tahāfut*, réfutation fouillée, menée point par point, du *Tahāfut al-Falāsifa* d'Al-Ghazālī, le plus grand théologien de l'islam orthodoxe.

Les idées et l'apport d'Ibn Ruṣhd ont été diversement jugés. Son originalité a été discutée. On mit aussi l'accent sur sa duplicité, qui lui faisait

7. A. Nieli, 1966, p. 198.

8. Al-Idrisi, Rome, 1970. On pourra aussi consulter, sur les qualités scientifiques de l'œuvre d'Al-Idrisi, T. Lewicki, 1966, t. I., pp. 41-55.

cacher son matérialisme athée — réservé à l'élite — derrière un rideau de discours orthodoxe destiné au vulgaire. En fait, la pensée *ruṣḥ*dienne, malgré les nombreux travaux qui lui ont été consacrés, est encore loin d'avoir dit son dernier mot. Personne ne l'a encore fouillée totalement et n'en a suivi intégralement le développement à travers les textes arabes, latins et hébraïques où elle s'exprime. Certes, Ibn Ruṣḥd doit beaucoup à Aristote, comme tous les philosophes du Moyen Âge. Mais il ne faut pas oublier que sa pensée s'est formée au contact de tout un courant philosophique arabe, et souvent en réaction à ce courant. Il faut aussi prendre soin de ne pas séparer chez Ibn Ruṣḥd, comme on le fait quelquefois assez arbitrairement, le théologien du philosophe. À notre sens, la sincérité de sa foi — naturellement éclairée, donc suspecte — ne fait aucun doute. Ibn Ruṣḥd fut sans contredit le génial commentateur d'Aristote, « le plus grand commentateur de la philosophie que l'Histoire ait connu », estime Badawi⁹. Il fut également, et non moins indubitablement, un penseur profond, riche et original. Peu importe que certains trouvent surtout cette originalité dans le *Faṣl al-Maḳāl* et d'autres dans le *Tahāfut*. Cela ne fait que souligner la richesse et la souplesse de la pensée de l'auteur, également à l'aise dans la théologie ou le *fiḳḳh* (*Faṣl al-Maḳāl*) et dans la philosophie pure (*Tahāfut*). Son génie fut le chant du cygne de la philosophie musulmane d'Occident.

Le siècle des Almohades compta aussi d'éminents représentants des sciences positives. Citons, sans nous attarder: les médecins Abū-al-ʿAlā' ben Zuhr (Aboali, mort en 1130) et son fils Abū Marwān (Aven-soar, mort en 1161); les botanistes Ibn al-Rūniya al-ʿAshshāb (mort en 1239) et Ibn al-Bayṭār (mort en 1248); et surtout les astronomes et mathématiciens Djābir Aflāḥ, Al-Bitṭūdjā et Al-Zarḳālī, tous trois du XII^e siècle.

Les derniers rayons avant le crépuscule

L'empire fondé par ʿAbd al-Mu'min ben ʿAlī ne résista pas au désastre essuyé à Las Navas de Tolosa (1212). Épuisé par les guerres extérieures et rongé de l'intérieur, il céda la place à quatre royaumes indépendants: un en Espagne et trois au Maghreb.

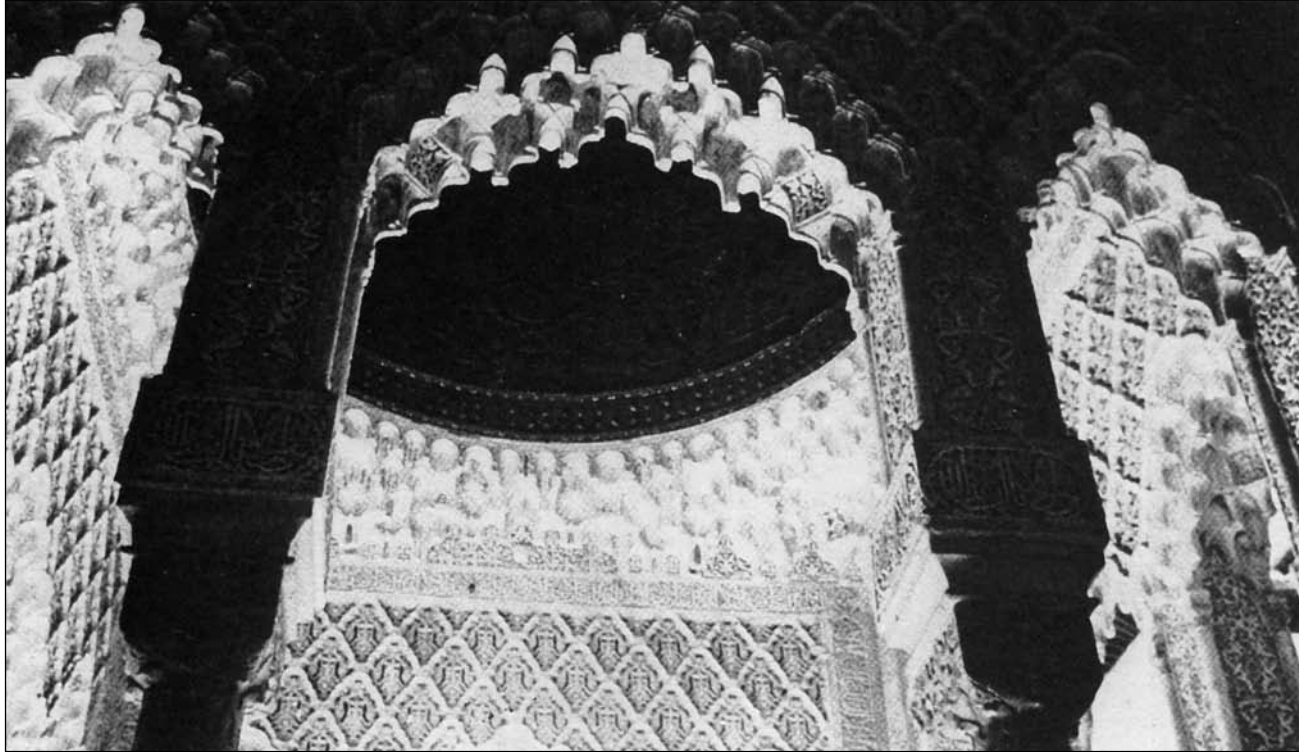
Grenade ou un certain apogée

Le petit royaume de Grenade, précieux écrin du joyau de l'Alhambra, avait été pris, le romantisme aidant, pour la cime de la civilisation musulmane médiévale. Jugement naturellement très exagéré. Ce fut peut-être l'apogée du luxe et d'un certain raffinement; mais en fait, comme le note Terrasse, « en toutes choses, ce petit royaume n'a été qu'un reflet diminué et tardif du califat de Cordoue¹⁰ ».

On doit aux Nasrides de Grenade de nombreux monuments civils et militaires dont le plus prestigieux est celui de l'Alhambra. Celui-ci laisse au

9. A. Badawi, 1972, t. II, p. 869.

10. H. Terrasse, 1958, p. 203.



Alhambra de Grenade. Salle latérale de la Cour des Lions ; décor du XIV^e siècle (photo J. Devisse) .

visiteur l'impression d'avoir été dicté par la plus exubérante fantaisie. Portes, fenêtres géminées, enfilades d'arcs couverts de dentelle, chevauchant de grâces colonnes de marbre, baies de lumière et taches d'ombre, galeries et couloirs, tout semble avoir été conçu pour ajuster savamment les effets de contraste, pour étonner à chaque passage et rompre la monotonie des espaces clos par de déroutantes et subtiles perspectives. Mais le désordre de la fantaisie n'est qu'apparent. Vu de l'extérieur, découvert d'en haut, l'édifice étonne par l'équilibre des formes et la distribution harmonieuse des volumes. Mais le charme envoûtant du monument, celui qui frappe *a priori* et laisse l'impression la plus profonde, provient de la richesse et de la somptuosité inégalable du décor. Pas de nouvelles inventions, mais une savante utilisation de tous les acquis de l'art hispano-maghrébin et une habileté technique parfaite. Dômes à stalactites, plafonds en bois peint, sculptures sur stuc, panneaux et fresques, symphonie de couleurs discrètes ou volontairement agressives, tout a été réuni pour créer une ambiance d'opulence tranquille et de rêve nonchalamment sensuel. L'art de Grenade hait la solitude du vide. Les murs se couvrent d'une dentelle de motifs floraux, épigraphiques ou géométriques. Art abstrait allégorique, il laisse une impression d'amplitude et d'infini. Les lignes s'allongent, fuient dans tous les sens, s'arrêtent, jaillissent de nouveau, se croisent en une danse folle, et ne finissent jamais. La musique subtile de ces calligraphies sculptées ou gravées, écrite souvent sur des paroles d'Ibn Zamrak, n'a cessé depuis des générations d'ensorceler les visiteurs les moins avertis. Art ensorceleur, mais aussi, il faut le dire, art sans vigueur, le dernier chant d'une civilisation qui s'enferme dans ses méandres, dans le chaud cocon de ses rêves, mais n'a plus la force de se renouveler ni d'affronter la vie.

La culture sous les Nasrides présente la même physionomie. Elle continue et prolonge le passé, et peut paraître, dans certains domaines, assez brillante. On doit cependant noter le déclin de la philosophie qui n'a plus de représentants de valeur. Les sciences positives aussi, dans l'ensemble, piétinent ou régressent. C'est tout juste si l'on peut citer le médecin Ibn Khātima (mort en 1369), ou le mathématicien Al-Ḳalṣādī (1412-1486).

C'est dans le domaine des lettres que Grenade conserva, jusqu'à ses derniers jours, un certain éclat. Elle ne manqua jamais de philologues, de poètes et de stylistes sachant ciseler avec art — le même que celui qui couvre les murs de l'Alhambra — la prose rimée si appréciée du public cultivé de l'époque. L'homme le plus représentatif fut Lisān al-Dīn Ibn al-Khātīb (1313-1375), qui fut le plus grand humaniste de son temps et qui est toujours considéré comme un grand classique de la littérature arabe. Son ami Ibn Khaldūn le considérait comme un « véritable prodige en prose et en vers, en sciences et en lettres ». Secrétaire et vizir des Nasrides, il parvint au faite des honneurs et se distingua dans toutes les branches du savoir: poésie, anthologie, épîtres diverses, relations de voyages, histoire, mystique et médecine. Pas moins d'une soixantaine d'ouvrages. Il s'imposa surtout par la magie de son style et la virtuosité inégalable de son langage. Le virtuose magicien eut cependant une fin misérable. Faussement accusé d'hérésie par de puissants personnages, dont son protégé le poète Ibn Zamrak (1333-après 1393), qui lui

succéda comme vizir, il fut sommairement étranglé dans un sombre cachot de Fès et sa dépouille livrée aux flammes. L'art de son successeur ne fut pas moins fascinant... et sa fin ne fut pas moins tragique. Ibn Zamrak fut également un magicien du verbe, en vers et en prose, et finit sa vie assassiné sur ordre du sultan. Son *dīwān* ne nous est pas parvenu. Mais certains de ses poèmes, « transfigurés en hiéroglyphiques beautés, en calligraphies raffinées mêlées d'arabesques et de rinceaux¹¹ », ornent toujours les murs de l'Alhambra. Rien n'exprime mieux le subtil jeu de correspondances de l'art et de la littérature des Nasrides.

Grenade: une civilisation qui s'achève en savantes arabesques verbales et architecturales, arabesques exquises et déjà surannées, comme tout ce qui peuple les musées. Comment pouvait-elle écouter la voix d'Ibn al-Hudhayl (mort après 1392), qui, en vain, essaya de l'arracher à son rêve et lui vanta les vertus viriles de l'art équestre ?

Les héritiers maghrébins des Almohades

L'essoufflement était d'ailleurs visible partout et dans tous les domaines en Occident musulman. L'histoire du Maghreb sous les Marinides, les Abdalwādidés et les Hafsīdes, c'est-à-dire jusqu'aux dernières décennies du XVI^e siècle, n'est plus que celle d'une lente ankylose. Il ne nous appartient pas ici de suivre l'histoire de cet engourdissement générateur de décadence, phénomène capital qui n'a pas encore été suffisamment fouillé. Une chose cependant est certaine: pendant que l'Occident chrétien était l'objet d'une véritable explosion démographique, l'Occident musulman se dépeuplait. Cette dépopulation était déjà sensible à partir du milieu du XI^e siècle. Le creux de la vague semble avoir été atteint au milieu du XIV^e siècle. Ibn Khaldūn note le phénomène et, avec raison, en fait l'un des éléments décisifs dans la régression et la mort des civilisations. L'agriculture, l'arboriculture surtout, recule. Le nomadisme s'étend. Villes et villages disparaissent ou se dépeuplent. Kairouan, dont la population se chiffrait par centaines de milliers aux IX^e et X^e siècles, n'est plus qu'une bourgade. Jean Léon l'Africain¹² note, pour Bougie, que la ville n'avait que 8 000 feux et qu'elle pouvait facilement en abriter 24 000. En extrapolant, dans l'attente des indispensables études de démographie historique, on pourrait estimer que la population du Maghreb avait subi une baisse des deux tiers. Pourquoi ? Les pestes — qui ne sont pas seulement des causes, mais aussi des effets — n'expliquent pas tout. En tout cas, le véritable effondrement démographique dont fut victime le Maghreb explique, mieux que tous les événements qui ne sont sûrement que des épiphénomènes, le déséquilibre qui ne cessa de s'aggraver entre le nord de la Méditerranée, sur lequel, comme

11. E. García-Gomez, cité par H. Terrasse, 1958, p. 211.

12. Jean Léon l'Africain, trad. franç. A. Épaulard, 1956, t. II, p. 361.

l'a noté Ibn Khaldūn¹³, se levait le jour de la Renaissance, et le sud, sur lequel ne cessa de s'épaissir le crépuscule, jusqu'à la *Nahḍa* contemporaine, accompagnée — est-ce fortuit ? — d'une explosion démographique qui se poursuit toujours.

En architecture, le Maghreb continua à subir les influence andalouses, c'est-à-dire de Grenade. Ces influences s'exercèrent particulièrement sur le Maroc et la partie occidentale de l'Algérie. Elles sont moins manifestes en Ifrīkiya où l'on conserve relativement peu de monuments ḥafṣides. Les grands bâtisseurs, pour l'époque, furent les Marinides. On ne peut tout citer. Signalons seulement que le XIII^e siècle est marqué par l'apparition d'un nouveau type de monument : la médersa, collège d'enseignement supérieur emprunté à l'Orient. Le plan est d'ordinaire assez simple : une cour intérieure occupée au milieu par une vasque et entourée de galeries sur lesquelles s'ouvrent les logements des étudiants. Sur l'un des côtés donne une grande pièce dotée d'un mihrāb et servant à la fois de salle de classe et d'oratoire. Toutes les capitales du Maghreb, et beaucoup de villes importantes, eurent leurs médersas. La plus monumentale est Abu 'Ināniya de Fès (1350-1357). Il faut signaler également l'apparition de la *zāwiya*, siège de confrérie et sanctuaire funéraire du saint fondateur. L'art maghrébin postalmohade a pu être considéré comme celui de la maturité. Il représente un certain classicisme. Sa technique est parfaite, mais elle ne marque aucun progrès. C'est un art qui se fige et annonce donc la décadence.

La culture présente les mêmes traits. Ibn Khaldūn note, avec sa perspicacité ordinaire, que de son temps « le marché du savoir était en plein marasme au Maghreb¹⁴ » ; il ajoute plus loin, dans le chapitre consacré aux sciences rationnelles, que celles-ci en particulier « avaient presque disparu et qu'elles n'étaient plus guère cultivées que par quelques rares individus sur lesquels s'exerçait la censure des docteurs orthodoxes ». Il explique cette situation peu brillante par la régression de la civilisation et l'effondrement démographique (*tanākuṣ al-ʿumrān*).

Le Marocain Ibn al-Bannā' (1256-1321) fut le dernier mathématicien de valeur, et l'Ifrīkiyen Ibn al-Kammād le dernier astronome. Pour la philosophie on peut citer le Tlemcénien Al-Ābilī (1282-1356), dont le principal mérite fut d'avoir contribué à la formation d'Ibn Khaldūn. La géographie descriptive, sous la forme de récit de voyage (*riḥla*), a trouvé son maître en la personne du Marocain Ibn Baṭṭūṭa (1304-vers 1377), qui visita l'Inde, la Chine et l'Afrique, et qui dépassa de loin ses émules et contemporains Al-Abdarī, Khālid al-Balawī et Al-Tīdjānī. Nous ne pouvons signaler tous les historiens, parmi lesquels tranche la figure d'Ibn Khaldūn (1332-1406), ni tous les hagiographes, biographes et anthologues. Poètes et prosateurs n'ont pas manqué, mais la période qui nous intéresse ici, malgré quelques

13. Ibn Khaldūn, Beyrouth, Commission internationale pour la traduction des chefs-d'œuvre, 1956, p. 700 et 866.

14. Ibn Khaldūn, Beyrouth, Commission internationale de traduction des chefs-d'œuvre, 1956, pp. 789 et 866.

réussites, est marquée par la décadence. On continuait naturellement à composer des *kaṣīda*, des panégyriques de plus en plus pompeux, qui nous paraissent aujourd'hui d'autant plus ridicules qu'ils jurent grotesquement avec ce que fut la réalité. On faisait aussi du *rithā*¹⁵, larmes de crocodile versées sur les puissants, plus rarement inspirées par une vraie douleur. On se complaisait avec délice dans le genre descriptif. On aimait évoquer l'éphémère beauté d'un lys ou d'une fleur d'amandier, et gémir avec la *noria*. On chantait l'amour mystique. Mais on chantait aussi le vin et on se laissait bercer par le charme équivoque de la poésie érotique, où souvent la silhouette de l'amante se confond avec celle du jeune éphèbe. Autant de thèmes déjà depuis longtemps classiques et traités sans aucune originalité. On faisait des « vers antiques » sans « penseurs nouveaux ». La sève avait tari. Mais le métier restait parfait. Ce que l'on goûtait, c'était la délicatesse de l'artiste ou l'habileté du jongleur. On se plaisait à égrener des poncifs, que l'on prenait volontiers pour des perles, pourvu que la taille fût parfaite. Littérature d'une classe raffinée réfugiée dans les parfums, ou l'éther, du passé. Littérature ou vers et prose d'art — souvent mêlés dans de tendres épîtres — étaient autant de bibelots finement ciselés, bibelots dont le dessin et la grâce évoquaient irrésistiblement les frêles et graciles arabesques qui ornaient les palais et les demeures bourgeoises. Formes figées et décadentes, mais qui trahissaient quand même une réelle culture, celle de la bourgeoisie urbaine. On n'avait peut-être jamais autant aimé les livres et les bibliothèques, l'enseignement était relativement répandu, y compris parmi les femmes. Et on adorait la musique sur laquelle l'influence andalouse — le *mālūf* — était déjà certainement prépondérante. Jean Léon l'Africain note à propos de Tedelles (Dellys) : « Les gens sont aimables et mènent joyeuse vie. Presque tous savent très bien jouer du luth et de la harpe¹⁶ », et il ajoute plus loin : « Les Bougiotes sont des hommes agréables. Il aiment passer joyeusement leur temps : chacun d'eux fait de la musique et sait danser, les seigneurs en particulier¹⁷. » Derniers rayons d'une civilisation à son couchant.

Impact sur la civilisation occidentale

Malgré les inévitables conflits et les divergences de destin, les échanges matériels et culturels entre l'Occident musulman et l'Occident chrétien n'avaient jamais été interrompus. Pour l'équilibre du tableau que nous allons brosser, nous dégagerons d'abord brièvement les traits spécifiques des échanges matériels, en nous limitant ici à l'Espagne, plate-forme principale du transit culturel, comme nous le verrons.

15. *Rithā* désigne un genre élégiaque; on emploie le plus souvent le mot *Marthiya* pour désigner ce genre triste et larmoyant, souvent de pure convention.

16. Jean Léon l'Africain, trad. franç. A. Épaulard, t. II, 1956, p. 352.

17. *Ibid.*, p. 361.

Les échanges matériels

Le commerce avec l'Espagne, comme avec le reste de l'Europe, était régi par des traités qui en fixaient les modalités et réglaient l'établissement des personnes. Conformément à ces traités, les Ibériques — entre lesquels les rivalités n'étaient pas absentes — disposaient dans tous les grands ports maghrébins, voire à l'intérieur même du pays, à Tlemcen et à Marrakech par exemple, de toute une chaîne de *fondouks*. Ces fondouks, à la fois auberges — avec chapelle, four, tavernes, etc. —, entrepôts et centres de négoce, étaient généralement gérés par des consuls qui représentaient leurs coreligionnaires auprès des pouvoirs locaux.

Moins dynamiques — ceci doit être souligné —, les Maghrébins n'avaient pas pu s'appuyer sur une organisation comparable en pays chrétien. Dans le transport maritime, ils ne jouèrent qu'un rôle très négligeable. La bourgeoisie subit le mouvement, avec quelque bénéfice, sans s'y intégrer. Aucun esprit d'entreprise, aucune stimulation de la production intérieure dirigée vers l'exportation. Les profits, principalement sous forme de redevances fiscales payées par les étrangers, allèrent surtout soulager le trésor des États¹⁸.

Le déséquilibre apparaît aussi dans les produits échangés. Aucune limitation, en principe, des deux côtés, aux importations. En revanche, les exportations étaient contrôlées: contingentement de certains produits vitaux, telles les céréales, et interdiction — plus ou moins respectée — d'exporter des matières stratégiques, armes, fer, bois, etc. Les Ibériques exportaient vers le Maghreb: des métaux, du bois, de la quincaillerie, des épices achetées en Orient, des produits tinctoriaux, du vin, du papier, et surtout toutes sortes de textiles. Ils importaient des laines, des peaux, de la cire — produit auquel Bougie a attaché son nom —, des dattes, des tapis et autres articles de l'artisanat. Sur les droits de douane payés par ses marchands, le royaume d'Aragon exigeait souvent une ristourne et, par différents moyens, s'ingéniait à conserver le contrôle de l'axe commercial Barcelone-Majorque-Tlemcen-Sidjilmasa, qui était l'une des voies d'aboutissement de l'or du Soudan¹⁹.

Désavantagé sur le plan des échanges matériels, le Maghreb exportait largement les acquis de son patrimoine culturel, qu'il ne savait plus correctement apprécier et faire fructifier, et dont l'Occident chrétien découvrait avec enthousiasme l'incalculable valeur pour parfaire et stimuler sa « renaissance » dans tous les domaines.

Les échanges culturels

Le rôle du Maghreb fut double. Il joua un rôle de médiation, comme voie de transit obligatoire pour toutes les valeurs arabo-musulmanes de civilisa-

18. Sur le commerce avec l'Europe et la maîtrise de l'espace maritime par les chrétiens, voir le chapitre 26.

19. Pour un tableau général de l'activité aragonaise au Maghreb, voir C. E. Dufourcq, 1966, p. 664.

tion introduites en Occident, et exporta ses propres biens culturels. Nous nous limiterons ici à ce deuxième aspect de la question, en général insuffisamment souligné.

Ambiance et motivations

Le transfert des valeurs de civilisation élaborées en Occident musulman vers l'Occident chrétien a été favorisé, particulièrement aux XII^e et XIII^e siècles, par l'ambiance de grande tolérance qui avait prévalu, ambiance qui n'avait commencé à se dégrader sérieusement, pour aboutir à l'*Inquisition* et à l'expulsion des Morisques en 1609, qu'après la chute de Grenade (1492). L'ouverture à ces valeurs se fit sous l'effet d'une double motivation : sympathie désintéressée et stratégie spirituelle. Roger II de Sicile (1105-1154), par goût, s'était entouré de lettrés arabes. La tradition se maintint et s'amplifia sous Frédéric II (1197-1250), qui conçut une profonde admiration pour la pensée musulmane. En Espagne, Pierre I^{er} d'Aragon (1094-1104) signait ses lettres en arabe et frappait des monnaies de type musulman²⁰. Mais il y avait aussi les soucis tactiques des dominicains et des franciscains en particulier, qui rêvaient de conquêtes spirituelles. L'étude de l'arabe et de la pensée musulmane dans un but tactique — qui n'exclut pas forcément la générosité —, pour appuyer l'effort missionnaire, date de cette époque et n'a jamais totalement disparu depuis. Ramón Llull (Raymond Lulle) (1235-1315), l'une des plus saisissantes figures du Moyen Âge espagnol, est peut-être celui qui symbolise le mieux cet esprit. Il rechercha toute sa vie le « dialogue » avec les musulmans, composa des traités en arabe et prêcha au Maroc, à Tunis et à Bougie au risque de sa liberté et de sa vie. Bien que préférant la voie philosophique pour convertir les musulmans, il n'en cessa pas moins de souffler le vent des croisades ; en 1294 auprès du pape Célestin V, en 1295 auprès de Boniface VIII, en 1298 auprès de Philippe le Bel et en 1302 auprès de Clément V. Au Concile de Vienne, en 1311, il proposa non seulement la fondation de collèges pour l'étude de l'arabe, mais aussi la création d'un ordre militaire pour abattre l'islam. L'étude de l'arabe, dans la double « croisade » poursuivie, n'était ainsi qu'une arme entre autres. L'homme qui, plus qu'aucun autre peut-être, avait contribué à la forger ne savait pas que la postérité allait voir en lui un « *ṣūfī* chrétien » en raison de sa perméabilité aux influences d'Ibn 'Arabī (1165-1240), le plus grand mystique de l'islam espagnol. Ainsi, sympathie désintéressée et soucis tactiques convergeaient pour favoriser l'impact de la civilisation arabo-musulmane sur un Occident chrétien qui vibrait de toutes les frénésies de l'adolescence, et en avait l'enthousiasme et l'appétit.

Les « studia arabica »

Les acquis de cette civilisation transitèrent selon deux axes : l'un emprunta la Sicile et l'Italie, l'autre, beaucoup plus important, l'Espagne et la France

20. C. E. Dufourcq, 1966, p. 23.

méridionale. Contrairement à une opinion jadis très répandue, les croisades ne jouèrent dans tout cela qu'un rôle très secondaire.

La première école d'où commença la diffusion de la science arabe à partir de l'Italie semble avoir été celle de Salerne. Sa fondation est attribuée à Constantin l'Africain, médecin-négociant né à Tunis vers 1015. Converti de l'islam au christianisme, il finit sa vie (1087) comme abbé au monastère du Mont-Cassin. Mais c'est surtout à partir de Palerme, grâce aux encouragements de Frédéric II (1194-1250), de son fils naturel Manfred (1231-1266) et des premiers Angevins que l'influence arabe s'exerça de la façon la plus fructueuse. Ce fut en Sicile la période d'or des traductions de l'arabe en latin, illustrée par l'astrologue Théodore, par Jean et Moïse de Palerme, et surtout par l'Anglais Michel Scot (mort en 1235), tous de l'entourage de Frédéric II. On doit leur ajouter le juif Faradj ben Salim d'Agrigente, qui mit sa plume au service de Charles d'Anjou (1264-1282).

En Espagne, le mouvement, qui débuta au X^e siècle en Catalogne, au fameux monastère de Ripoll — où étudia le moine Gerbert, qui fit partie de l'ambassade de Cordoue (971) et qui devait devenir le pape Sylvestre II (999-1003) —, reste mal connu. Il faut attendre le premier quart du XII^e siècle pour avoir quelques précisions. C'est Barcelone qui prit d'abord la tête du peloton des traducteurs, au premier rang desquels il convient de placer Platon de Tivoli et le juif andalou Abraham Bar-Hiyyā (mort vers 1136), plus connu sous le nom de Savasorda (Ṣāhib al-Shurṭa). Leur collaboration permit la traduction de plusieurs ouvrages d'astrologie et d'astronomie, dont les précieuses tables de l'Oriental Al-Battānī (Albategni ou Albatenius, mort en 929).

Ce fut ensuite le tour de Tolède de passer au premier plan et d'éclipser par son éclat les autres centres. Tolède attira les savants de tous les coins d'Europe: d'Angleterre, de France, d'Allemagne, d'Italie et de Dalmatie. Dans la fécondation de la culture de l'Occident chrétien par celle des Arabo-musulmans, elle joua exactement le même rôle assuré, au XI^e siècle, par Bagdad vis-à-vis de l'héritage hellénique, et Alphonse X le Sage (1252-1284) fut l'exacte réplique d'Al-Ma'mūn (813-833), qui rêvait d'Aristote. On peut distinguer deux grandes périodes dans l'activité de l'école de Tolède. La première fut animée par l'archevêque Raymond (1125-1152) et la seconde également par un autre archevêque, Rodrigo Jiménez de Rada (1170-1247). Juifs et Mozarabes, surtout au début, servirent de guides et d'initiateurs à la langue arabe. Souvent, les traductions passaient par plusieurs étapes et devaient recourir à la médiation de l'hébreu ou du castillan, avant de trouver leur forme latine définitive, d'où d'inévitables erreurs. Parmi les traducteurs de la première période, on doit mentionner l'archidiacre de Ségovie, Dominique Gondisalvi (mort en 1181), qui fut l'un des plus importants philosophes du Moyen Âge espagnol, profondément influencé par le péripatétisme arabe. Son collaborateur fut Jean d'Espagne Abendaud (mort en 1166), juif converti au christianisme. Mais la figure de proue fut sans contredit le Lombard Gérard de Crémone (1114-1187). Il s'initia à l'arabe auprès du Mozarabe Galippus (Ghālib) et acquit rapidement une maîtrise suffisante de la langue qu'il mit au service d'un infatigable zèle de traducteur. On ne lui doit

pas moins de soixante-dix traductions d'ouvrages. Mentionnons également deux Anglais — Adelard de Bath et Robert de Ketton qui fit pour Pierre le Vénérable (1092-1156), le réformateur de Cluny, la première traduction latine du Coran, achevée en 1143 — ainsi que Hermann de Dalmatie. La seconde période tolédane fut dominée par deux traducteurs : Michel Scot et Hermann l'Allemand.

L'immense succès de Tolède fut contagieux. Les *studia arabica* se multiplièrent. En 1236, les frères prêcheurs, réunis à Paris, recommandèrent l'étude de l'arabe partout où les chrétiens étaient en contact avec les musulmans. En 1250, Ibn Raṣḥīq de Murcie nous décrit avec admiration le couvent de cette ville — encore musulmane — où il put rencontrer des moines, certainement des dominicains ayant une parfaite connaissance de l'arabe et du Coran. À la même date, le *studium arabicum* de Tunis, fondé par des dominicains sur recommandation du roi d'Aragon Jacques I^{er} le Conquérant (1213-1276), était en plein essor, et recevait, avec sept frères prêcheurs, Ramón Marti (1230-1286), l'auteur du *Pugio fidei adversus Mauros et Judaeos* (Du poignard de la foi dirigé contre les musulmans et les juifs). Ramón Marti avait une parfaite connaissance de l'arabe, comme le prouve le dictionnaire arabe-latin qui lui est attribué²¹. En 1256, sous l'impulsion d'Alphonse X, fonctionnait également à Séville une école animée par Egidio de Tebaldis et Pierre de Reggio. Arnald de Villanova (mort en 1312) fut la dernière célébrité de cette école. En 1269, Alphonse X confia la direction de l'école de Murcie — conquise en 1266 — à un philosophe musulman de la région, Al-Raḥūṭī, avant de la transférer en 1280 à Séville. En 1276, le franciscain Ramón Llull fonda à Majorque le fameux Collège de Miramar où treize frères mineurs entreprirent l'étude de l'arabe avant d'aller évangéliser les terres d'islam. Enfin, sur sa proposition au Concile de Vienne (1311), des *studia arabica* furent ouverts à Oxford, Paris, Salamanque, Rome et Bologne où, au XVI^e siècle, enseignait encore Jean Léon l'Africain (vers 1489-vers 1550).

En France méridionale, il faut signaler particulièrement l'activité d'une famille juive originaire de Grenade, celle des Ibn Tibbon. On doit surtout à Yudah Ibn Tibbon, mort à Lunel en 1190, et à son fils Samuel, mort à Marseille en 1232, de nombreuses traductions de l'arabe en hébreu. Les petits-fils maintinrent pendant quelque temps encore la tradition de la famille.

Les traductions d'œuvres andalou-maghrébines et leur impact

La philosophie

Bien que le courant de transmission directe ne fût jamais totalement interrompu, il demeure certain que le Moyen Âge chrétien n'avait réellement *découvert, apprécié et compris* l'héritage de la pensée antique qu'à travers les

21. Éditions Sciaparelli, 1872.

philosophes arabo-musulmans, parmi lesquels les Andalous et Maghrébins occupent un rang très honorable. Nous n'avons aucune version latine d'Ibn Bādīdjā. Seules nous sont parvenues des versions hébraïques, dont celle du *Tadbīr al-Mutawahhid* (Le régime du solitaire), faite par Moïse de Narbonne au milieu du XIV^e siècle. De même pour Ibn Ṭufayl: son *Ḥayy ben Yaqzān*, traduit en hébreu à une date indéterminée, fut commenté par Moïse de Narbonne, dans la même langue, en 1349. La première traduction latine connue de l'ouvrage, faite par Pocok sous le titre de *Philosophus autodidactus*, date de 1671. Il est cependant certain qu'Ibn Bādīdjā et Abū Baki Muḥammad Ibn ʿAbd al-Mālik Ibn Ṭufayl, appelés respectivement Avempace et Abubacer, ne furent pas inconnus du Moyen Âge latin.

Mais le grand maître fut incontestablement Ibn Ruṣhd (Averroès). Ses ouvrages furent largement traduits — au point qu'ils ne nous sont parvenus le plus souvent qu'exclusivement en version latine ou hébraïque — et passionnément discutés. Dans la foule de ses traducteurs émerge la figure de l'Anglais Michel Scot (mort en 1235), que l'on peut considérer comme le pionnier de la diffusion de l'averroïsme. À côté de lui, une place particulière doit être faite à Hermann l'Allemand (mort en 1272). Tous deux faisaient partie de l'entourage de Frédéric II et avaient travaillé à Tolède. Signalons également, pour la diffusion de l'averroïsme parmi les juifs, les efforts des Tibbonides de Provence. Le succès des œuvres d'Ibn Ruṣhd fut tel que, dès le XIII^e siècle, il existait plusieurs versions des *Commentaires*.

L'adversaire de Ghazālī, l'auteur du *Tahāfut*, traduit sous le titre *Destructio destructionis*, passa naturellement, aux yeux des lettrés du Moyen Âge latin, pour le champion du rationalisme et de l'antidogmatisme. L'Occident chrétien se divisa, dès lors, en deux camps: les averroïstes et les antiaverroïstes. Le plus fervent partisan d'Ibn Ruṣhd, à l'Université de Paris, fut Siger de Brabant. Mais les thèses considérées comme averroïstes et qui, entre autres, affirmaient l'éternité du monde et niaient l'immortalité des âmes individuelles, ne pouvaient pas ne pas mobiliser les défenseurs de l'Église. Albert le Grand (1206-1280), saint Thomas (1227-1274) et Ramón Llull (vers 1235-1315) menèrent une offensive particulièrement vigoureuse. L'averroïsme ne continua pas moins d'exercer ses séductions. En 1277, il fallut le condamner officiellement. Siger, excommunié et interné, connut une fin tragique vers 1281. Que les condamnations soient dues à une erreur d'interprétation, peu importe. Jules Romains nous apprend dans *Donogoo Tonka* combien l'erreur peut être féconde. Ibn Ruṣhd secoua violemment les esprits. Il fit penser par adhésion comme par réaction. Signe certain de son succès, et des passions qu'il souleva, il pénétra, jusque chez les peintres, comme symbole même de l'incrédulité. À Pise, André Orcagna lui offre une place de choix, à côté de Mahomet (Muḥammad) et de l'Antéchrist, dans son *Enfer* qui orne le Campo Santo, et on le voit, dans l'église Sainte-Catherine, dans un tableau exécuté par Francesco Traini vers 1340, renversé aux pieds de saint Thomas. Or, par une de ces ironies du sort qui retournent les situations, c'est justement chez son supposé vainqueur qu'Ibn Ruṣhd triomphe le plus. «Saint Thomas est à la fois le plus sérieux adversaire que la doctrine averroïste ait rencontré, et, on peut le dire sans paradoxe, le premier

disciple du grand commentateur », écrit Ernest Renan²². Ce jugement est confirmé par MM. Asin Palacios et José Maria Casciaro, qui ont mis en lumière l'« averroïsme théologique » de saint Thomas, chez lequel on ne rencontre pas moins de cinq cent trois citations du grand philosophe. Épuré, ou mieux compris, Ibn Rushd triomphe encore davantage au XIV^e siècle. Jean de Baconthorp (mort en 1346), provincial des carmes d'Angleterre, passa alors pour le « prince des averroïstes de son temps ». Et, en 1473, Louis XI, réorganisant l'enseignement de la philosophie, recommanda la doctrine « d'Aristote et de son commentateur Averroès, reconnue depuis longtemps pour saine et assurée²³ ». Mais c'est à l'Université de Padoue que l'averroïsme brilla de son éclat le plus vif et le plus durable. Là, où son dernier grand disciple fut César Cremonini (mort en 1631), la tradition ne s'éteignit complètement qu'au XVIII^e siècle.

Les sciences

Au Moyen Âge, les philosophes étaient aussi souvent des médecins. L'Occident chrétien accueillit donc l'œuvre médicale d'Ibn Rushd. Ses *Kulliyāt* (Généralités) furent traduites à Padoue en 1255 par le juif Bonacossa sous le titre de *Colliget*. Les meilleures œuvres des représentants de la célèbre école de médecine de Kairouan Ishāḳ ben 'Imrān (mort en 893), Ishāḳ ben Suleymān al-Isrā'īlī (mort en 932) et Ibn al-Djazzār (mort en 1004) — avaient déjà été traduites dès le XI^e siècle par Constantin l'Africain et enseignées à Salerne. L'œuvre médicale d'Ishāḳ al-Isrā'īlī continua à jouir d'une grande faveur jusqu'à la fin du XVI^e siècle. Elle fut publiée à Lyon, en 1575, sous le titre *Omnia opera Ysaac*. Le *Zād al-musāfir* (Viatique du voyageur) d'Ibn al-Djazzār n'eut pas moins de succès. En plus de la version latine, il fut traduit en grec et en hébreu. Le *Kitāb al-Ta'rif* de l'Andalou Abū al-Ḳāsim al-Zahrāwī (Abulcasis, 936-1013), partiellement traduit par Gérard de Crémone sous le titre *Alsaharavius* ou *Açaravius*, connu tout au long du Moyen Âge, spécialement en ce qui concerne la chirurgie, une immense renommée. Enfin, la version latine du *Taysir* d'Ibn Zuhr, faite par Paravicius, parut à Venise en 1280. Tous ces ouvrages, sans avoir eu la diffusion et l'autorité du *Canon de la médecine* de l'Oriental Avicenne — qui fut la bible de tous les médecins du Moyen Âge —, contribuèrent largement et efficacement au progrès des études médicales en Occident chrétien. La pharmacologie médiévale doit à l'Andalou Ibn Wāfid (Abenguefit, 988-1074) l'un de ses ouvrages de base, traduit par Gérard de Crémone sous le titre *De medicamentis simplicibus*.

La contribution andalouse et maghrébine à la diffusion des sciences mathématiques et astronomiques en Occident chrétien ne fut pas moins importante. Adelard de Bath traduisit les *Tables astronomiques* de Maslama al-Maǧrītī, tables établies vers l'an 1000 d'après Al-Ḳhuwārizmī (mort en 849). Yehudā ben Moshe donna en 1254 une traduction castillane de la

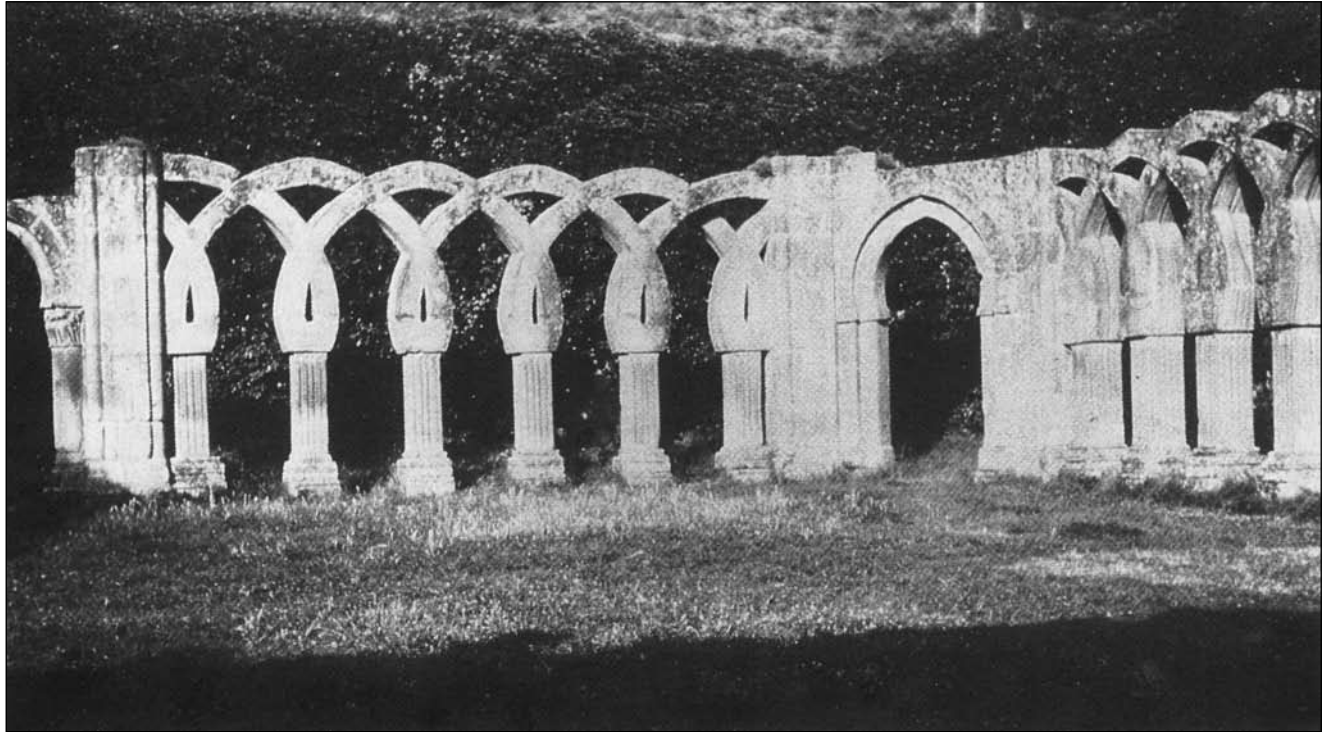
22. E. Renan, 3^e éd., 1966, p. 236.

23. *Ibid.*, p. 317.

vaste encyclopédic astrologique de l'Ifrīkiyien Ibn Abī al-Ridjāl (mort après 1037), le *Kitāb al-Bāri fī-ahkām al-nudjūm*. À partir du texte castillan, il y eut deux versions latines, trois en hébreu, une en portugais, et des traductions françaises et anglaises, ce qui indique l'énorme succès de l'ouvrage. On doit à Gérard de Crémone la traduction des *Tables* d'Al-Zarqālī (Azarquiel), — tables qui, sous le titre de *Tablas toledanas*, s'étaient imposées à toute l'Europe médiévale — et une version d'*Islāh al-madjistī* (Réforme de l'Almageste) de Djāhir ben Aflah (Geber). Le *Traité d'astronomie* (*Kitāb fī al-hay'a*) d'Al-Bitrūdī (Alpetragius) fut traduit en latin par Michel Scot et en hébreu par Moïse ben Tibbon en 1259. À partir de cette version, Kalonimos ben David donna, en 1526, une nouvelle traduction latine qui fut imprimée à Venise en 1531, signe du succès continu de l'ouvrage. Signalons enfin que le génie mathématique de Léonard de Pise (né vers 1175), qui séjourna longtemps à Bougie, où son père était notaire, doit beaucoup, en algèbre particulièrement, à l'influence des Arabes dont il introduisit le système numérique en Europe.

Lettres, langue, art

Le problème des influences de la littérature d'expression arabe sur l'Europe médiévale a fait l'objet de débats souvent passionnés. La poésie des troubadours, qui fleurit aux XII^e et XIII^e siècles, et qui fut si nouvelle par sa forme strophique rythmée et rimée, par son climat psychologique et par ses thèmes qui chantent l'amour courtois, est-elle d'origine arabe ? Non, répond Jean Anglade, « fond et forme, les troubadours ont tout créé ». Oui, estiment Jean Ribera et surtout Ramón Menéndez Pidal, l'un des meilleurs spécialistes de la littérature romane. En fait, les ressemblances sont frappantes — personne ne les nie — entre le *muwashshah* ou le *zadjal* d'Espagne musulmane, genre dans lequel, comme on l'a vu, Ibn Kuzmān était passé maître, et la poésie d'oc illustrée par un Guillaume IX de Poitiers. Par ailleurs, les contacts entre chrétiens et musulmans, surtout en Espagne, n'étaient pas rares et furent même quelquefois intimes. Pourquoi des influences ne se seraient-elles pas exercées dans ces conditions ? Pourtant, certains spécialistes contemporains, tel Le Gentil, doutent toujours ; et le débat continue. Un autre débat semble clos : c'est celui qui fit couler beaucoup d'encre au sujet de *La Divine Comédie* de Dante. M. Asín Palacios, dans *La escatología musulmana en la Divina Comedia*, à partir d'une analyse qui peut être considérée comme un modèle du genre, y décela d'indéniables influences arabo-musulmanes. Il ne fut pas suivi par tous. Le chaînon manquant pour convaincre définitivement fut découvert dans la version du *Mi'rādī*, récit populaire de l'ascension céleste de Muḥammad, qui eut une grande vogue en Espagne musulmane. Il fut traduit en castillan pour Alphonse X et, à partir de cette version aujourd'hui perdue, l'Italien Bonaventure de Sienna donna une traduction latine, le *Liber scalae Machometi*, et une autre en vieux français, le *Livre de l'eschiele Mahomet*. Il est établi maintenant, entre autres par Cerulli, que Dante avait connu le Mi'rādī, ce qui ne diminue naturellement en rien son génie. Les discussions ne portent plus désormais que sur l'ampleur des influences musulmanes dans *La Divine Comédie*. Ajoutons



Soria. Arcatures du cloître, exemple de l'influence de l'esthétique musulmane sur l'art chrétien d'Espagne (photo J. Devisse).

que l'Europe médiévale subit aussi l'influence de la littérature sapientiale arabe répandue en Espagne et vulgarisée, entre autres, par Petrus Alfonsi dans *Disciplina clericalis*, composée pour Alphonse I^{er} d'Aragon (1104-1134), ouvrage qui connut un succès soutenu jusqu'aux temps modernes.

De cette longue intimité entre l'Occident musulman et l'Occident chrétien, entre l'Afrique arabophone et l'Europe, les langues européennes conservent de nombreux vestiges. Des mots tels qu'*algèbre*, *logarithme*, *zénith*, *nadir*, *azimut*, *alambic*, *alcool*, *chiffre*, *tarif*, *sirop*, *sucre* et des centaines d'autres du vocabulaire des mathématiques, de l'astronomie, de la médecine, de la chimie, de la botanique ou de la vie quotidienne sont d'origine arabe. En espagnol, le nombre de mots de cette origine atteint quatre mille.

Les influences sont aussi perceptibles dans l'art, non seulement dans l'art *mudéjar*, cette « fleur d'arrière-saison » de l'architecture hispano-mauresque, selon l'expression de Marçais, mais aussi dans l'art roman. Depuis que les analyses de Mâle avaient décelé ce dernier aspect, d'autres études étaient venues le mettre encore davantage en relief. Terminons en soulignant qu'il n'est pas jusqu'à la cuisine de l'Europe médiévale qui ne doive quelque chose, comme l'a montré Maxime Rodinson, à l'art culinaire des Arabes.

Conclusion

Grâce à ces deux ponts — la Sicile et surtout l'Espagne —, qui, à travers la Méditerranée, relie l'Afrique à l'Europe, les échanges matériels et culturels entre les deux mondes et les deux continents n'ont jamais été interrompus. Au XII^e siècle, la flamme de la culture africaine, sous sa forme andalou-maghrébine, brilla de son dernier éclat avant que sa lumière, de plus en plus vacillante, ne s'éteignît dans l'obscurité de la décadence. L'effondrement démographique, générateur de stagnation, de retard ou de régression économique, entraîna l'atrophie culturelle. La sève ne montait plus dans les rameaux dégarnis et asphyxiés. C'est alors que l'héritage accumulé dans la bordure septentrionale de l'Afrique et en Espagne musulmane fut recueilli par une Europe qui, en pleine explosion démographique, en découvrit avec enthousiasme l'incalculable valeur culturelle et tactique. Cet héritage fut pour elle un puissant stimulant de la Renaissance.

Aujourd'hui, à leur tour, le Maghreb et l'ensemble de l'Afrique sont de grands consommateurs des fruits de la civilisation occidentale. Cela n'est pas sans crise, et sans débat de conscience, débat au centre duquel il arrive que l'authenticité s'oppose souvent à la modernité. Qu'en sortira-t-il ?